



Rachel Shalita

Comme  
deux sœurs

*roman*

traduit de l'hébreu par Gilles Rozier

*l'antilope*



Comme deux sœurs



Rachel Shalita

Comme  
deux sœurs

*roman*

traduit de l'hébreu par Gilles Rozier

*l'antilope*

Ouvrage publié avec le concours  
de l'Institut Alain de Rothschild.

Design de couverture, conception graphique  
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : D.R.

Photographies : Matan Shalita

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

*www.editionsdelantilope.fr*

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2016, pour la traduction française.

Édition originale parue sous le titre :

**אחיית אחיות**

Publiée par Aliza Ziegler-Lyrica

(Miskal-Yedioth Ahronoth Books and Chemed Books, Israël) en 2015

© Rachel Shalita, 2015

*À la mémoire de Haya et Israël Shalita,  
mes chers parents, qui m'ont appris  
à lire et à écrire.*







## PREMIÈRE PARTIE

### Véra, Vêroutshka

«VÉRA, c'est un nom très prétentieux», avait dit Dvorah, affaiblie par cet accouchement interminable. Ses cheveux noirs défaits s'étaient étalés sur l'oreiller amidonné, centré à la tête du lit blanc de l'hôpital Hadassah. Quelques années plus tard, le bâtiment tomberait en ruine tout comme la première partie de sa vie.

«C'est un nom très prétentieux», avait-elle dit à Léon, à peine arrivé à son chevet, qui, en découvrant ce bébé à travers la vitre dans les bras d'une infirmière, avait proposé de le nommer Véra, comme Véra Weizmann. N'était-ce pas une trouvaille formidable pour sa

petite fille, née dans l'hôpital levantin de ce pays chaud, n'était-ce pas une magnifique manière de perpétuer le souvenir de Rostov-sur-le-Don, la ville où il était né et où il avait vécu les vingt-cinq premières années de sa vie sous le nom de Leïb Rostovitch ? Véra, c'était la voie royale qui mènerait ce petit bout de douceur à tous les succès et à tous les honneurs, comme elle avait mené à la célébrité cette native de Rostov dont l'époux deviendrait un jour le premier président de l'État juif.

– Tu trouves ça prétentieux ? avait dit Léon en riant. S'il s'était agi d'un garçon, j'aurais proposé Charles.

– Les Anglais te plaisent donc tant que ça ? avait demandé Dvorah.

– Il n'est pas anglais, il est américain d'origine suédoise. Il a vaincu l'océan Atlantique. Imagine-toi qu'il a parcouru tout le chemin de New York à Paris en avion sans faire escale.

– C'est aussi bien que ce soit une fille, avait conclu Dvorah. Va pour Véra.

Dans les lits voisins, les jeunes femmes serraient dans leurs bras des Tsipi, des Ruthi, des Shula ou des Hermona. Alors Dvorah leur disait comme pour s'excuser :

– C'est mon mari qui l'a voulu ainsi, ça lui rappelle le pays.

En quittant la maternité pour retrouver la minuscule pièce du quartier de Kerem Ha-Temanim, sur les carreaux décorés de laquelle Véra ramperait pour la pre-

mière fois et où elle ferait ses premiers pas, Dvorah maugréa, la petite dans les bras :

– Il n’a pas de diminutif, ce prénom. Prends Tsipora, par exemple. Il a Tsipi et Tsip et Tsipka. Shoshana a Shoshanka, Shosh et Shoshi et Shani. Nous, on a quoi ?

– Et Vêroutshka, alors ?

– Vêroutshka, c’est encore plus galoutique que Véra, ça rappelle trop la Russie.

À ce moment-là, la fine couche de calme qui séparait le monde de la lave bouillonnante à l’intérieur de Léon se fissura et une vague brûlante chargée de vodka jaillit de sa gorge :

– Il serait temps que les natifs de cette Terre, et particulièrement toi, Dvorah, cessiez de vous prendre pour je ne sais qui, et que vous laissiez tomber ce mot atroce que vous collez sur tout ce que nous faisons. « Galoutique » par-ci, « galoutique » par-là. Tes parents parlaient yiddish en arrivant, avant d’aller au kibboutz, alors dis-moi, quand êtes-vous devenus les seigneurs de cette terre pour que nous soyons si « galoutiques » à vos yeux ? Ce sera notre Véralè ou notre Vêroutshka, et ni elle ni personne de sa génération ne se souciera du fait qu’elle porte un nom « galoutique ».

Leur querelle n’atteindrait pas Véra. Quand on l’appelait Véra ou Vêroutshka, elle tournait la tête et elle souriait. Quand elle essayait d’attraper tous les objets à sa portée avec des mouvements vigoureux, Léon disait :

– Elle me ressemble, agitée, énergique, elle a tout ce qu’il faut pour devenir une artiste.

Et quand Véra, à l’âge d’un an, refusa de nouer les lacets blancs de ses petites chaussures de cuir, les premiers souliers qu’il lui avait achetés, Léon dit à Dvorah :

– Elle te ressemble, elle n’est bien que pieds nus, comme une fille de la campagne. Oh là là, elle va avoir de sacrées plantes des pieds.

Dès que Véra fut capable de se tenir debout, Léon demanda à Dvorah de la lui amener dans ce qu’il s’obstinait à appeler en français son « atelier », situé au bout de la rue du Prophète-Jonas. Dvorah l’appelait le « studio ». Léon peignait dans ce vaste espace aux fenêtres ouvertes sur la mer dont personne ne nettoyait jamais les vitres. Il les ouvrait toutes grandes le matin et déclarait :

– Un nouveau jour se lève sur la terre d’Israël.

De longues tables de bois traversaient la pièce et des chevalets comblaient presque l’espace restant. L’atelier était fréquenté par les élèves des cours que Léon dispensait. Certains avaient du talent. Ceux-là, il se contentait de superviser leur travail et de leur faire des suggestions.

– Ouvrez les yeux, leur disait-il, apprenez de ce que vous voyez, ne peignez pas ce que vous connaissez. Il faut observer de vos mille yeux.

Quand Dvorah laissait Véra au studio, Léon devait la surveiller, s’assurer qu’elle ne mettrait pas un clou ou une brosse en bouche, qu’elle ne toucherait pas les toiles alignées contre le mur que ses élèves faisaient

sécher. Dès qu'elle s'approchait, sa petite main tendue, Léon se précipitait sur elle, l'attrapait et la faisait virevolter dans les airs.

– Elle est née avec un tel appétit pour l'art, disait-il à ses élèves, si je ne la retenais pas, elle engloutirait les couleurs.

Véra apprenait à ne pas courir en ce lieu pour ne pas renverser les toiles. Quand elle passait prudemment entre les chevalets, les élèves de Léon lui caressaient la tête et l'aidaient à attraper l'argile sur la table. Et quand elle voulait peindre au pinceau, ils déplaçaient des journaux sur les carreaux colorés du sol avec une immense feuille de papier à dessin par-dessus, comme pour les grands.

Une fois, elle demanda à manger la banane que Léon avait disposée à côté d'autres fruits et d'une cruche remplie d'épis de blé, sur un petit guéridon. Les élèves sourirent et Léon dit :

– Cette enfant a le sens de la composition, la banane était de trop. Tiens, Véroutshka, mange-la et qu'elle te profite. Aujourd'hui, tu as sauvé l'art pictural.

Les yeux de Véra étaient pétillants, et quand elle parlait, ils balayaient tout le studio. Son papa l'appelait *Hamsin*, vent du désert, car elle était toujours brûlante, elle transpirait et devait en permanence faire quelque chose de ses mains. En général, elles étaient couvertes

de barbotine et d'argile. De gouache et d'aquarelle, de colle et de petits bouts de carton. Véra savait s'occuper. Elle faisait des constructions, elle créait. La petite fille gambadait parmi les élèves de Léon. Comme une auditrice libre. Son papa voyait en elle la continuatrice, à sa génération, de la tradition rostovienne.

Léon aimait parler de son père à Véra, ce grand-père qu'elle ne connaîtrait jamais, de ses aïeux, de son oncle et de ses cousins, tous virtuoses de l'émail. C'était un travail de goy mais ils n'étaient pas moins virtuoses que les goys, peut-être même davantage.

– Tiens, regarde, Vêroutshka.

Et il lui montrait une tasse en émail blanc richement décorée.

– Prends-la, elle est lourde, non ? N'aie pas peur, si tu la laisses tomber ça ne risque rien, elle ne casse pas. Regarde les jolis dessins, tu vois ? Une pomme et une cerise, ce sont des fruits que nous n'avons pas en *Eretz Israël*. Et une framboise, ça nous avons, et des myrtilles dont on fait de la confiture, il y en avait beaucoup dans la forêt, ici on n'en trouve pas. Regarde cette petite fleur blanche qui poussait au printemps le long de notre rivière. Ce bol, c'est mon père qui l'a décoré, ton grand-père.

Quand Léon disait « ton grand-père », ses yeux s'emplissaient de larmes.

Véra avait l'habitude, elle se taisait. Il ajoutait :

– Moi aussi j'ai décoré des bols comme celui-ci, mais

plus tard je n'ai plus voulu peindre ainsi, car c'est de « *l'artisanat* », comme on dit en français, et moi je voulais faire de l'art, du vrai.

Il lui expliquait la différence alors que Véra n'avait que quatre ans.

– L'art, c'est toute la vie, c'est quelque chose que tu fais parce que tu es incapable de ne pas le faire. L'email, c'est autre chose. On te paie pour le faire. Tu te donnes du mal pour que ce soit le plus joli possible, mais ce n'est pas absolument nécessaire. Sans l'art, rien n'est possible.

Dvorah s'en mêlait :

– Il y a des tas de gens qui se passent très bien de l'art. Infirmière à l'hôpital, c'est important aussi. Tu sauves la vie des gens en permanence.

– D'accord, répondait Léon, mais ce n'est pas comme l'art.

– Fiche la paix à la petite, laisse-la grandir comme elle l'entend et pas comme tu as décidé qu'elle devrait être.

Et il répliquait :

– Regarde-la, personne ne la force, elle le fait d'instinct.

Tout était sujet de discorde, même les Maccabiades. Léon voulait emmener Véra aux compétitions, spécialement à l'athlétisme, pour lui montrer les sportifs venus du monde entier. Dvorah pensait que le stade était trop loin, qu'il y aurait trop de monde, et que Véra pourrait se perdre.

– Qui emmène une petite fille de quatre ans à une compétition sportive?

– Je ne lui lâcherai pas la main un instant, promettait Léon.

Dvorah s’obstinait :

– Vous n’avez qu’à aller suivre le défilé sur le boulevard Rothschild. Comme ça, vous verrez Dizengoff sur son cheval. C’est bien plus intéressant que ces compétitions.

Léon répondait :

– Mais le maire sur son cheval, elle peut le voir tous les jours. Elle n’aura pas si souvent l’occasion d’admirer des athlètes de ce niveau.

Dvorah résistait :

– Il y aura d’autres Maccabiades, ce ne seront pas les dernières. Il ne faut pas faire les choses trop tôt. Laisse-la être une petite fille.

Véra eut cinq ans. On fêta son anniversaire dans l’*atelier* de papa. Dvorah n’était pas ravie que ça se passe là. Il y aurait les élèves de Léon, des adultes parmi lesquels Véra se sentirait une fois de plus la plus petite. Dvorah insistait :

– Quand on n’a pas de famille, il faut inviter des amis le jour de son anniversaire. Il faut se sentir grande. On aurait pu le fêter à la maison.

Mais Léon avait déjà repoussé les tables de bois contre le mur pour libérer de la place au centre de l’*atelier*, et il avait branché le gramophone qu’il avait loué à Beith Dizengoff.



– On va danser, dit-il à Dvorah. À la maison, ce n'est pas possible de faire un pas sans heurter quelque chose.

– On pourrait l'organiser au parc, répondit Dvorah, à la plage ou ailleurs en plein air. Ce serait mieux que dans ton studio qui sent la peinture et l'essence de térébenthine.

Véra garderait un souvenir très vague de cet anniversaire. Mais elle se souviendrait très précisément du lendemain matin. Elle s'était réveillée, comme tous les jours, à l'heure où un rayon de soleil se frayait un chemin à travers les persiennes et venait effleurer le mur en face de son lit. Ce matin-là, les bruits de la maison avaient été différents. Elle n'avait pas entendu le frémissement de l'eau dans la bouilloire, ni l'eau coulant du robinet dans la salle de bains quand papa se rasait, ni non plus ses hurlements à l'adresse de maman qui lui répondait sur le même ton :

– Arrête de beugler, tu réveilles les voisins.

Ce silence était étranger à Véra. Les cadeaux reçus la veille étaient empilés sur une chaise à côté du lit. Il s'agissait pour la plupart de peintures offertes par les élèves de papa. Des petits paysages, des épis dans des pots de fleurs, tout ce qu'ils peignaient au studio de Léon, jusqu'à ce que celui-ci les autorise à utiliser leur imaginaire. Les seuls cadeaux différents avaient été ceux de maman : un loto des animaux et une balle colorée. Elle jouerait aux deux, au loto et à la balle, avec papa.

Véra était restée au lit. Elle essayait de deviner la raison de ce silence et quand reviendraient les bruits et les hurlements matinaux. Maman entra dans la chambre. Suivie des yeux par Véra, elle ouvrit la fenêtre sans se retourner. Elle avait l'air fatiguée, comme si elle n'avait pas dormi de la nuit. Ses cheveux étaient défaits. Elle regarda par la fenêtre, sans se presser comme les autres matins.

– Maman, murmura Véra.

Mais Dvorah ne l'entendit pas.

– Maman, répéta Véra plus fort.

Dvorah se retourna. Son visage, à contre-jour, se retrouva dans l'obscurité et Véra ne put distinguer ses yeux. C'est seulement quand Dvorah s'approcha de son lit qu'elle perçut de la colère ou de la tristesse, peut-être même de la douleur. Elle ne comprit pas pourquoi.

– Véralè, dit maman en s'asseyant sur le lit.

Véra se poussa pour lui faire de la place. Maman lui passa alors un doigt sur le front, sur le nez et sur les lèvres. Véra ouvrit la bouche pour avaler le doigt de maman, comme elle faisait avec papa, et elle sourit. À son tour, maman sourit, d'un sourire un peu retenu. Ce n'était pas facile de lui dire, à la petite :

– Ce matin, papa est parti en voyage, il est parti à Paris très tôt, avant que tu te réveilles.

Véra se taisait. Tant de questions se bousculaient dans sa tête.

– Lève-toi, dit Dvorah, lève-toi, nous allons prendre le petit déjeuner.

– Il est parti en bateau? demanda Véra après avoir bu son lait chaud.

– Oui, en bateau.

– Les eaux de la mer sont profondes, il peut y avoir de la tempête, et le bateau peut sombrer, dit Véra.

– Le bateau de papa est très solide. Le commandant de bord est un homme fort et courageux. Il amènera papa à Paris sans encombre.

Pour Dvorah, la petite devait être informée du départ de papa. Mais Léon avait évité de le lui dire. Il n'avait pas voulu la traumatiser avant sa fête d'anniversaire. Ce départ serait noyé dans les cadeaux. Dvorah lui avait dit qu'il n'avait aucune psychologie, et Léon n'avait pas compris : « Quelle psychologie? » Pour une petite fille de cinq ans qui avait grandi au bord de la mer et qui dessinait toute la journée? Peut-être était-ce elle, Dvorah, qui avait besoin de psychologie pour digérer ce voyage? Surtout, qu'était-ce, un mois? Pourquoi en faire toute une histoire?

« Un mois, ce n'est pas très long. En réalité, il passera presque quinze jours sur le bateau, sans compter le trajet en train vers Paris et retour. » Dvorah se répétait ces détails. Et pourtant. Le dernier voyage de Léon à Paris remontait à six mois à peine, il s'y était rendu pour une grande exposition, et elle n'avait pas imaginé qu'il y retournerait si tôt. Quelque chose lui disait que ce voyage-ci allait durer plus d'un mois. Elle l'avait vu choisir soigneusement les tableaux, les emballer dans

du papier kraft, les ranger dans des portfolios pour l'exposition. Il avait plié son costume sombre rapporté de Rostov avec beaucoup de soin, mis dans la valise la chemise blanche qu'ils avaient achetée à Jaffa. Elle avait vu son excitation. Elle savait que, pour lui, ce voyage était important.

Dvorah s'attendait à voir la petite, qui avait été si heureuse le jour de son anniversaire, déçue le lendemain. Elle s'attendait à ce que Véra ne comprenne pas qu'on lui ait caché le départ de papa. Quand on le lui révélerait, papa serait déjà en mer, immergé dans son monde, loin d'elle.

À présent, c'était elle, Dvorah, qui devait lui expliquer pourquoi papa était parti si brutalement, pourquoi le lendemain de son anniversaire, et surtout pourquoi le secret avait été gardé. Dvorah regardait Véra et elle se détestait une fois de plus d'avoir laissé Léon prendre une décision si grave quant à l'éducation de leur fille. Elle pensait : « Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. »

Contre toute attente, l'annonce du départ de papa ne semblait pas traumatiser Véra. Elle demanda à jouer avec sa balle neuve et ne posa pas plus de questions. « On dirait que c'est surtout un problème pour moi, pensa Dvorah. Léon a raison, j'ai du mal à supporter son départ. »

Dvorah ne s'était pas trompée. Léon resta quatre mois à Paris. Il envoyait des cartes postales des rues de

la ville, il ajoutait « Baisers et amour » avec à chaque fois une autre raison de prolonger son séjour. On lui avait proposé une exposition dans une nouvelle galerie du sixième arrondissement, un important marchand d'art de Berlin s'était annoncé et sa galeriste voulait les présenter. Sur les cartes suivantes, il l'appelait Mireille. Mireille lui demandait de laisser d'autres tableaux pour organiser une exposition l'été suivant. Plus tard, la neige se mettrait à tomber, et ensuite il serait obligé d'attendre d'avoir vendu des tableaux pour payer son voyage de retour.

Véra collectionnait les cartes postales que papa envoyait de Paris. Sur chacune d'elles, il avait écrit « bonjour à ma petite Vêroutshka à moi ». Véra aimait particulièrement la photo sur laquelle on voyait des gens assis autour d'une table à une terrasse. Elle imaginait papa et maman assis côte à côte. Maman portait une robe sombre à fleurs et un joli collier autour du cou. Elle souriait au photographe pendant que papa buvait un verre de vin.

– Tu crois que papa a un chapeau comme celui du monsieur sur la photo ? demanda-t-elle à maman.

– Ce chapeau, ça s'appelle un bonnet, répondit Dvorah.

– C'est possible que papa se soit acheté un bonnet ?

– On ne peut pas savoir ce qu'il fait à Paris et ce qu'il y porte, c'est comme si c'était un autre homme.

Véra aimait également la photographie de la tour très fine dont deux des pieds s'enfonçaient dans des bâtiments et dont le sommet disparaissait dans les nuages, parce que Léon lui avait écrit qu'il était monté tout en haut. Sur la photo, la pointe avait l'air toute petite mais en réalité, au sommet, il y avait un belvédère, et de là-haut, il avait vu tout Paris qui paraissait minuscule, et les immeubles qui ressemblaient à des maisons de poupées.

– Papa est là en ce moment ? Tout en haut de la tour ? demanda Véra.

Dvorah éclata de rire :

– Je ne suis pas certaine qu'il y soit en ce moment. La photographie a été prise il y a très longtemps. Mais quand on arrive à Paris, on n'a qu'une envie : monter en haut de cette tour.

Dvorah lut la déception sur le visage de Véra, alors elle précisa :

– Tout le monde veut monter en haut de la tour, mais seuls les gens très courageux y parviennent.

– Papa est très courageux, reprit Véra, aux anges.

– Pour certaines choses, effectivement, et pour d'autres, il est très peureux.

– Il a peur des lions et des tigres, ajouta Véra.

– Oui, mais pas seulement des lions et des tigres.

Véra ne regarda qu'une fois la photographie d'une barque flottant sur un lac dans un bois car elle vit des larmes apparaître dans les yeux de Dvorah.

– C’est une photographie triste comme celle de grand-père? demanda Véra.

– Pas du tout, répondit Dvorah en se ressaisissant.

– Alors pourquoi tu pleures?

– Je ne pleure pas, j’essaie seulement d’imaginer comme ce serait formidable si nous étions tous les trois dans cette barque.

Et elle essuya ses larmes d’un revers de main.

– À Paris?

– Ça pourrait aussi être sur le Yarkon. Même sur le Yarkon.

Le jour du retour de son papa fut un jour de fête. Afin de l’accueillir à la descente du bateau, Véra prit l’autobus pour la première fois, de Tel-Aviv à Haïfa. Au début, assise côté fenêtre, elle regarda les maisons défiler en sens contraire. Puis elle suivit le ruban de mer qui s’approchait jusqu’à effleurer la route sur laquelle l’autobus fonçait, et s’éloignait à nouveau. L’étendue entre la mer et l’asphalte se remplissait de sable éblouissant et d’arbustes secs. À mi-parcours, Dvorah la prit sur ses genoux pour laisser la place à un vieux monsieur. La robe de Dvorah était soyeuse, Véra s’efforçait de ne pas bouger pour ne pas la froisser parce que Dvorah détestait les vêtements froissés.

Pendant le trajet, aucune des deux ne dit mot. Véra essaya d’imaginer son papa à la descente du bateau. Elle entendait sa voix, elle l’entendait rire, elle l’entendait par-

ler, mais elle ne se souvenait pas de son visage. Derrière la vitre, des montagnes apparaissaient. Maman dit :

– Regarde, on s’approche de Haïfa. À Haïfa, il y a la mer comme à Tel-Aviv, mais il y a aussi des montagnes que nous n’avons pas à Tel-Aviv. Nous allons bientôt arriver au port.

Dvorah expliqua à Véra qu’un port, c’était comme la gare routière, mais pour les bateaux.

– Comment allons-nous trouver le bateau de papa parmi tous les autres ? demanda Véra, inquiète.

– À onze heures, seuls les passagers du bateau de papa mettront pied à terre, on ne pourra pas se tromper.

Une fois au port, Véra se sentit perdue. Dvorah sortit un papier de son sac et le présenta au contrôleur. Véra regarda loin derrière le monsieur et elle découvrit une multitude de gens qui hurlaient dans plein de langues différentes. On n’entendait pas un mot d’hébreu. Encore plus loin, Véra distingua les mâts des bateaux. On ne pouvait pas savoir lequel était celui de papa. Le monsieur dit à Dvorah :

– Je vous en prie, allez-y, madame.

Dvorah tira Véra par la main en direction des bateaux.

Elles se tenaient sur le quai, tout près de la mer. Dvorah ne lâchait pas Véra.

– Interdiction absolue de s’approcher du bord car les eaux sont très profondes et très sales. Regarde, le bateau de papa est là, le plus proche de nous, d’où descendent des rampes.



Elles guettaient les passagers qui empruntaient la passerelle, l'un après l'autre, mais elles ne voyaient pas Léon.

– Peut-être est-il resté à Paris, dit Véra, inquiète.

Dvorah serra sa main un peu plus fort :

– Mais pas du tout, il va bientôt sortir, ce bateau transporte beaucoup de passagers.

Véra repéra une dame portant un bébé dans les bras, accompagnée de deux enfants de son âge, ils avançaient lentement sur la passerelle. Derrière eux, un homme vêtu d'un uniforme bleu apparut, c'était peut-être le commandant de bord. Mais elle ne voyait toujours pas son papa.

– Un peu de patience, papa ne sort jamais le premier, il prend son temps.

Quand enfin Léon arriva et mit pied à terre, Véra ne le reconnut pas. Dvorah, elle, l'avait identifié. Elle le montra du doigt et s'écria :

– Voilà papa.

Véra regardait les gens sur la passerelle, mais elle ne le trouvait pas.

– Là, dit Dvorah en ajustant la direction indiquée par son doigt, il est déjà descendu du bateau, c'est lui, avec la veste blanche. Tu vois le monsieur au bonnet clair? C'est papa.

« Il a tellement changé, il ne va pas nous reconnaître », pensa Véra. Elle voyait Léon s'approcher lentement avec deux grosses valises. À présent, elle courait vers lui.

– Papa!

Léon posa ses valises et la souleva pour l’embrasser. Un parfum inconnu inonda sa narine, un parfum sucré de fleurs.

– Tu t’es parfumé, papa? demanda-t-elle.

Alors il éclata de rire.

– C’est de l’*after-shave*, du parfum spécial pour les hommes.

– À Paris, les hommes mettent du parfum?

Léon ne répondit pas. Il s’approcha de Dvorah, la prit par les épaules. De l’autre main, il tenait Véra tout près de lui.

Dvorah gardait ses distances, comme si elle craignait de froisser sa robe.

– *Mon petit*, murmura Léon à l’oreille de Véra, *mon trésor*.

– Je ne comprends pas ce que tu dis, répondit Véra en riant.

– C’est du français.

Et il lui traduisit.

– Pourquoi ne le dis-tu pas en hébreu?

– Je suis habitué à parler français maintenant, mais pourquoi rester en plein soleil? On va chercher l’auto-bus pour la maison.

« Il a l’habitude de dire des mots tendres en français », pensa Dvorah en se tenant à lui pour ne pas perdre l’équilibre.

Avant il était russe, le voilà français, Leïb était devenu

Léon et elle était restée Dvorèlè la petite kibboutznik, la paysanne qui, sans lui, marcherait encore pieds nus dans les rues de Tel-Aviv, comme les paysans dont Léon parlait, qui tous les mardis venaient au marché de Rostov pour vendre des sacs pleins d'orge et de blé. *Mon petit, mon trésor*. Elle avait déjà entendu ces mots, mais elle ne se souvenait plus quand.